

JEAN AMMANN
jean.ammann
@lematrhindimanche.ch

L'homme nous surprendra toujours par sa confiance en l'outil: il ne doute ni du marteau pneumatique ni du marteau-piolet. Par exemple, Simon Chatelan se chausse de crampons, empoigne ses piolets et traverse en cochon pendu des toits de 30 m. Il est accroché par la lame de ses outils à des microfissures et ses pieds reposent - le mot n'est pas bien choisi - sur des réglettes millimétriques. C'est ainsi qu'il enfreint les lois de la pesanteur. Il est l'un des maîtres du *dry tooling* en Suisse et il est l'auteur du premier guide dédié à cette forme d'escalade: «Topo Dry Tooling & Mixte Suisse ouest», où l'on trouve la description complète de 900 voies. Parmi elles, «Le goût du blanc», à Aigle, promise à la célébrité pour son surplomb et sa contre-pétrie.

«Cela m'a pris cinq ans pour éditer ce guide et j'ai dû accélérer le rythme pour le sortir avant la saison», précise Simon Chatelan (33 ans). Il n'a pas dit «la bonne saison», car la saison du *dry tooling* commence avec les premières glaces, avec l'eau qui se fige sur le rocher et les mottes qui gèlent. Les mottes gelées, c'est ce que préfère le *dry tooler*: «C'est l'idéal! Contrairement à la glace, ça ne casse pas quand on plante le piolet. Ça se forme rapidement et c'est typique des Préalpes. En dessus de 2000 m, la motte gelée se fait rare.»

À la façon des chauxes-souris

Sur la face nord du Moleson, où - s'étonne-t-il - il n'y avait aucune voie, il a ouvert à l'automne 2019 et 2020 trois itinéraires, jusqu'à 400 m d'escalade avec de beaux passages sur des mottes gelées. La plus difficile est cotée «M8 ED+ III». On dirait le mot de passe d'un réseau wi-fi, mais cela signifie, dans l'ordre, que la voie est «très soutenue, passages déversants, très bonne technique et physique conseillés», qu'elle est un peu plus «qu'extrêmement difficile», et enfin que c'est «un itinéraire long ou plus difficile», que la descente est «délicate», qu'il y a «des risques objectifs individuels», etc. Le plus dingue, c'est qu'après cette liaison, il se trouve des grimpeurs pour s'y risquer. «Certaines voies que j'ai ouvertes ont déjà été répétées une vingtaine de fois», se réjouit Simon Chatelan. Le *dry tooling* n'est cependant pas un sport de masse: «On doit être une demi-douzaine d'ouvriers en Suisse romande», estime celui qui a laissé son nom à une centaine de courtes.

Le milieu du *dry tooling* est petit, ils se connaissent tous dans cette confrérie de chauxes-souris qui, comme elle, passe la moitié de sa vie la tête en bas. Simon Chatelan nous montre la photo d'un homme accroché à un surplomb, gargouille de chair parmi des stalactites de glace: «C'est Ron Koller, un grimpeur solo fou que je connais bien», dit-il. Ensemble, du côté de Kandersteg, ils ont ouvert des



Simon Chatelan dans ses œuvres: après le «dry tooling» vient la glace, «la délivrance, les difficultés sont finies», dit-il. Photos: Hugo Vincent

Simon Chatelan Un virtuose qui joue de ses instruments

On appelle ça le «dry tooling»: il faut glisser son piolet dans des microfissures et planter ses crampons dans le rocher. Parfois, ça tient. Le Fribourgeois est un spécialiste de cette escalade engagée.

voies qualifiées de «difficiles et spectaculaires» par le milieu de l'alpinisme.

Où a inventé le *dry tooling*? Qui a eu cette idée folle de détourner l'usage des piolets et des crampons, destinés à la glace, pour en faire l'attribution d'une progression sur le rocher (d'où l'adjectif «dry», sec) ou sur le terrain mixte (glace, neige, roc)? «Je pense qu'il faut chercher du côté des Écossais, dit Simon Chatelan. Chez eux, ils

avaient un terrain qui se prêtait à de nouvelles techniques de grimpe. S'il fallait trouver un père fondateur, ce serait peut-être Jeff Lowe: en 1994, il s'est servi de ses piolets et de ses crampons pour rejoindre une

cascade de glace suspendue. C'est à ce moment qu'est né le M8. En Suisse, les pionniers ont été, encore une fois, les frères Remy.» Cette nouvelle discipline de l'escalade accouche dans la douleur: «Il faut bien

dire qu'au début, le *dry tooling* n'était pas très glorieux, c'était même un peu honteux de grimper comme ça, en se servant de ces outils dans un terrain qui n'était pas le leur», rappelle Simon Chatelan.

La glace? Des vacances

Depuis cette époque, le *dry tooling* a gagné ses lettres de noblesse. Cette méthode d'escalade, qui oblige à maîtriser toutes les facettes de la mon-

tagne, est d'abord d'une terrible exigence physique: «Le *dry tooling*, c'est plus dur que le rocher, plus dur physiquement que la glace. Lorsqu'après une partie en *dry tooling*, j'arrive sur une cascade de glace, c'est la belle vie, c'est les vacances. Les difficultés sont finies». Préfend Simon Chatelan. Ensuite, le *dry tooling* permet de vaincre les plus grandes faces dans des chronos extraordinaires: le regretté Ueli Steck

«Au début, le «dry tooling» n'était pas très glorieux, c'était même un peu honteux de grimper comme ça.»



Simon Chatelan

nais rien, j'étais nul... » Il dit qu'il s'est accroché, dans tous les sens du terme, jusqu'à devenir entre 2016 et 2018 un membre de l'équipe suisse engagée en Coupe du monde.

Simon Chatelan raconte les dévets, les surplombs, les toits et cet équilibre qui tient sur une respiration suspendue, ce frotement qui retient la lame dans la roche et cette force qui s'oppose à la chute. Il raconte tout ça d'un ton calme, sans emphase, sans adjectifs. C'est un animal de sang-froid. «Le dry, c'est une forme risquée de l'alpinisme et j'ai un côté tête brulée, oui. Il y a quelque temps, du côté de Mauvoisin, je suis tombé d'une dizaine de mètres, j'ai attaché la moitié des *friens* (des points d'assurage) que j'avais posés. Finalement, il y en a quand même un qui m'a retenu.» Il a décrit la scène sous l'oeil interloqué de Valérie, sa compagne et la mère de ses deux enfants, Eyleen (4 ans) et Hugo (un an et demi): «Tu ne m'avais jamais raconté ça», s'étonne-t-elle. «Nom», dit-il. Fin des confidences.



À LIRE
«Topo Dry Tooling & Mixte Suisse ouest, 900 voies», de Simon Chatelan, 370 p., 55 francs.